

PROLOGUE

C'est un vieux chien famélique, peut-être le plus vieux des cabots qui arpentent les ruelles boueuses et escarpées de Pauwels. Assis au milieu de l'impasse, il se gratte furieusement derrière l'oreille, cherchant à expulser de leur domicile quelques parasites indésirables. L'entreprise étant vaine, il étire ses pattes cagneuses et bâille avec ostentation. Difficile de dire si la teinte de sa robe – un brun-crème ocre saupoudré de taches noires – est sa couleur naturelle ou s'il s'agit d'un camouflage savamment composé à partir de la merde et de la gadoue qui emplissent les caniveaux de la ville. De toute façon, personne ne se pose la question. Quittant la venelle à cette heure qui, sans être diurne, n'appartient plus tout à fait à la nuit, il renifle avec espoir les détritiques jonchant les bas quartiers coincés entre les remparts et la rivière. Car si, par le passé, il a fait partie de la bande de mastiffs qui

écument la bourgade, ravageant poulaillers, étables et garde-manger, ses dents pourries, ses muscles perclus et son flair déclinant l'ont peu à peu condamné à l'exclusion et à la solitude. L'époque où les aubergistes et les équarisseurs le régalaient d'abats et des restes de découpe est révolue. Aujourd'hui, ceux qui profitent de ces opportunités sont de jeunes molosses au poil luisant et aux crocs aiguisés comme des pointes de flèche. Aujourd'hui, pour se nourrir, il doit fouiller les ordures à la recherche de quignons rassis et de couennes mâchouillées. Peut-être profite-t-il de cette heure matinale pour tenter de dégoutter sa pitance avant qu'un congénère, un volatile ou un crève-la-faim, ne l'en prive. La concurrence est rude. S'il n'est pas le premier à choper ces restes, d'autres ne manqueront pas de le faire à sa place.

Mais peut-être ne dort-il pas parce qu'à son âge quelques heures de sommeil suffisent. Et peu importe finalement. Tout le monde se fout aussi de savoir qu'avant même que la terre se mette à bouger sous ses grosses papattes, il est le premier clébard de la ville à se mettre à hurler, museau pointé vers le ciel, comme si sa vie en dépendait. Ce qui, après tout, est le cas.

Son glapissement extirpe ses plus proches congénères de leur sommeil déjà inquiet. Dans un délai si court qu'il suffirait à peine à un ivrogne pour vider son pichet, ce sont tous les sac-à-puces de la ville qui s'égosillent à pleins poumons. Très vite, les autres habitants de la cité sont aussi réveillés que leurs concitoyens canins. Les humains, avec leurs sens pauvrement développés, ne comprennent pas immédiatement ce qui a bien pu déclencher un tel potin. Lorsque les premières bâtisses s'effondrent, beaucoup se vautrent encore avec délectation dans les bras de Fidule.

Même avec l'appui de divinités tutélaires bien intentionnées, on n'atteint pas un âge aussi vénérable sans un solide instinct de conser-

vation. Accordant à ce dernier une confiance totale, le zinneke déboule aussi vite que le lui permettent ses vieux muscles au milieu du Candélabre, ce grand axe qui s'échappe un peu plus loin par la porte d'Aumegnée pour bondir par-dessus la Simagrée avant de galoper vers la capitale. Comme c'est la voie principale pour aller de la cité vers une contrée civilisée, elle est habituellement si encombrée de charrettes et de bêtes de somme que la franchir indemne tient de l'exploit. À cette heure matinale, c'est beaucoup plus aisé. Le raffut déclenché par la population canine l'ayant arraché à la contemplation de ses miches en pleine cuisson, le boulanger est le seul à le voir passer. Planté sur le pas de sa porte, il frissonne un instant, car la fraîcheur de la nuit contraste brutalement avec le brasier qui anime ses fours. Interloqué par le comportement du corniaud, il éponge la sueur de son front et suit du regard l'animal qui galope ventre à terre vers les remparts lorsque, sous ses yeux incrédules, la porte fortifiée dédiée à la patronne du commerce, toute proche, se met à vaciller sur sa base avant de s'effondrer dans un nuage de poussière.

Voyant sa retraite coupée, le vieux sac à puces fait aussitôt demi-tour. Il repasse à toute allure devant l'artisan médusé et se précipite dans l'autre sens. Puisque cette issue est bouchée, il ne reste plus qu'à en emprunter une autre. Autour de lui, tuiles, briques et gravats tombent aussi drus qu'une pluie d'été mais, protégé sans doute par quelque divinité mineure dédiée à son espèce, il évite tous les débris avec adresse.

Sur son passage, les rues s'animent au fur et à mesure que les bâtiments s'écroulent. *Le sourire de la chèvre*, un caberdouche de mauvaise réputation qui jouxte la porte de Carillon, laisse échapper quelques pensionnaires avant que son toit ne se rompe dans un sinistre craquement, ensevelissant sous des monceaux d'ardoises les

filles trop lentes à s'extirper des bras de leurs clients avinés. Affolées, les mules enfermées dans les étables adossées au rempart frappent les cloisons de leurs sabots jusqu'à ce que les planches vermoulues cèdent. Les bêtes de somme s'égaillent aussitôt dans les ruelles, piétinant allègrement hommes et animaux sur leur passage et encombrant la chaussée. Notre compagnon canin se méfie comme de la gale de ces bestiaux faussement placides. Il lui est arrivé plus d'une fois de recevoir un méchant coup de la part d'une de ces carnes. À nouveau, il change d'itinéraire.

Dans l'embrasure des fenêtres surgissent des figures ébahies, aux yeux encore bouffis de sommeil. Déjà, les habitants les plus vifs déboulent dans les ruelles. Le capitaine de la garde, un vétérinaire ayant servi dans les Colonnes, jaillit de sa mesure en bouclant autour de sa taille la ceinture supportant son fourreau. Il interpelle les passants pour essayer de comprendre la situation. Mais de mémoire d'homme, aucun séisme n'a jamais secoué les murs de la cité et personne n'est en mesure de lui fournir de réponse.

Pourtant, les maisons de Pauwels s'effondrent les unes après les autres.

Sous la halle, les étals sont encore vides, mais la place bruisse déjà d'activité à cette heure matinale. Le préau est encombré de tréteaux, de caisses de légumes et de charrettes. Les bras chargés de marchandises, les chalands se lancent des regards interloqués. La gouaillerie habituelle a cédé la place à une sourde angoisse qui se mue à son tour lors du passage du clébard en une panique dévastatrice. Des piles de cageots se renversent, laissant échapper pommes, choux et carottes qui se répandent sur le sol. Piétinées par la foule, les denrées se transforment en une mélasse brunâtre et ajoutent encore à la confusion.

Les habitants se rassemblent en bandes informes qui courent dans les rues dans des directions parfois contradictoires. Des groupes se heurtent, se battent pour emprunter une issue que leurs opposants viennent de fuir à toutes jambes. On hurle, on se pousse, on frappe et on sanglote. Des moellons de plusieurs dizaines de livres choient du sommet des murs et s'écrasent dans la foule, réduisant chair et os en bouillie. Le vieux chien zigzague dans cette pagaille. Il se faufile entre les jambes et les obstacles, mordant au passage les mollets qui lui paraissent menaçants. Jamais il ne perd de vue l'itinéraire que lui a fixé sa petite cervelle vétuste. Il emprunte des ruelles escarpées, se glisse à travers les fentes qui lézardent les murets fatigués de quelques jardinets, se faufile sous les arches qui enjambent parfois les caniveaux, gravit les marches d'escaliers aux débouchés improbables. Il a arpenté les chemins boueux de la cité toute sa vie et il en connaît le moindre recoin. Partout sur son itinéraire, ce sont les mêmes scènes de panique. Des mères fuient en tout sens, portant dans leurs bras des enfants plus ou moins en âge de marcher. Des malheureux coincés sous la caillasse hurlent leur désespoir et appellent pitoyablement à l'aide. Des hommes ensanglantés tentent de trouver une échappatoire au milieu de la pagaille.

Le voilà à nouveau tout proche de la rivière. Un pont l'enjambe pour déboucher sur la porte des Confins. Le vieux bout de muraille est peu fréquenté. Seuls les plus démunis vivent dans ces montagnes de mauvaise réputation. Pourtant, la Course est loin et peu de monstres issus des Ténèbres parviennent jusque dans la contrée. Il pourrait sembler hasardeux de se lancer sur un pont alors que la terre tremble maintenant sans discontinuer. Mais le bâtard est un finaud. Il ne sait pas que les fondations de la passerelle ont été bâties par des nains bien avant que des hommes viennent chercher fortune dans

cette région du monde dépourvue du moindre attrait. Mais la pierre a toujours été plus ferme sous ses coussinets sur cette vieille construction que n'importe où ailleurs dans la bourgade.

Même quand les pluies du Passage font monter son niveau, les eaux de la Simagrée sont plutôt indolentes. Pourtant, alors que le chien franchit le viaduc, elles bouillonnent et tourbillonnent contre ses piliers et sous ses arches. L'eau déferle en vagues sur les berges et ébranle les pilotis des maisons qui surplombent la rivière. Les constructions bancales ne sont pas conçues pour résister à une tempête. La plupart cèdent, entraînant leurs occupants dans leur chute. Des dizaines de paires de bras s'agitent déjà dans les flots, s'agrippant lorsqu'ils le peuvent aux débris que le courant emporte en même temps qu'eux. De nombreux corps inertes suivent le même chemin.

À peine sur l'autre berge, l'animal se jette sous le porche de la porte des Confins. Le bâtiment, parcouru de soubresauts, résiste pourtant aux tremblements du sol. La plus grande partie de la ville a été bâtie dans la plaine alluviale, entre les étangs et les marécages abandonnés par la Simagrée lors de ses crues. Depuis, des biefs canalisent ses débordements, mais le sol est resté meuble. De ce côté de la rivière par contre, c'est du bon granit qui affleure, inébranlable et difficile à forer.

Pauwels est un lieu sans attraits. Sa situation géographique n'a aucun intérêt et on n'y produit aucune ressource indispensable ou même utile à l'Empire. Que des humains aient un jour décidé de coloniser un tel endroit dépasse l'entendement. Coincée au fond d'une vallée tournant le dos à la Course, la ville ne bénéficie de la lumière directe du Soleil qu'au cours des mois d'hiver. Il n'y fait jamais très froid et la neige qui tombe parfois est humide et collante. Mais il n'y fait jamais très chaud non plus, et une fois posée au sol, elle

peut mettre plusieurs cycles avant de fondre, s'accumulant dans des endroits improbables. Ceux qui ont envers et contre tout décidé de vivre ici se sont principalement cantonnés sur la rive droite, dont le sol fertile gorgé de limon se prête bien à l'agriculture. Seuls quelques bergers solitaires ont choisi d'habiter sur les pentes abruptes et caillouteuses de la rive gauche.

Il fut un temps où notre cabot venait y taquiner les chèvres. En compagnie de quelques autres corniauds mal élevés, il batifolait dans les pâturages et se lançait aux troussees des caprins dès que leur maître tournait le dos pour lutiner la bergère du troupeau voisin. Il a récolté dans ces escapades son lot de coups de cornes et de morsures, généreusement distribuées par les chiens de berger qui surveillaient les troupeaux à la place de leurs maîtres. L'âge venant, il a perdu le goût pour ces équipées, mais il se souvient encore des sentiers qu'il empruntait alors.

Claudiquant sur ses coussinets poussiéreux, il se faufile à travers les pâtures vers un éperon rocheux qui domine la vallée. Il pose son postérieur sur la roche froide. En contrebas, la terre a cessé de trembler. De la ville en ruines s'échappent des volutes de fumée. Plusieurs foyers d'incendie se sont déclarés. Des chandelles ont chu sur des piles de couverture, le fourneau du boulanger s'est brisé comme un œuf sous les coups de becs de l'oisillon et les braises incandescentes ont roulé au milieu de l'atelier, enflammant au passage une botte de paille utilisée pour emballer les miches toutes chaudes. Le brasero auquel se réchauffait en dépit du règlement un garde de faction sur le rempart a roulé sur un toit de chaume en contrebas. Des silhouettes errent au milieu des décombres, grattant le sol là où se dressait leur maison, en quête d'un proche ou de biens à sauver. Une bande de malfrats a profité de l'effondrement d'un mur de la prison pour se

faire la malle. Ils pillent les rares échoppes encore intactes. Armés de gourdins de fortune et de lames récupérées par-ci par-là, ils massacrent quiconque tente de les en empêcher. Le capitaine des gardes a bien trop à faire pour leur courir après : avec les maigres effectifs qu'il est parvenu à rassembler, il tente de venir en aide à ses concitoyens. Des flots de réfugiés quittent la ville par les accès encore praticables. Les plus chanceux ont pu entasser quelques biens sur des charrettes qui obstruent le pont que vient d'emprunter le bâtard. Mais la plupart vont à pied, portant tout au plus un maigre baluchon.

Les habitants des faubourgs, médusés, sortent sur le pas de leur porte pour contempler le spectacle. Les plus charitables viennent en aide aux réfugiés, distribuant couvertures, nourriture et réconfort. Très peu ont été touchés par la catastrophe. Seul le quartier coincé entre le Candélabre et la Chaussée du Carillon a été ravagé. S'il daignait regarder dans cette direction depuis son promontoire, le chien pourrait remarquer les soubresauts d'une montagne qui s'éloigne de la ville à travers les forêts environnantes. Elle glisse majestueusement entre ses comparses, tel un vaisseau pris d'une lubie de voyage qui aurait décidé par lui-même de rompre ses amarres. Mais le vieux cabot l'ignore. Plutôt que de contempler cette cime vagabonde, il préfère se gratter encore un peu en bâillant un bon coup, tourner trois fois sur lui-même, se coucher en rond et, le museau coincé entre les pattes avant, s'endormir en rêvant de carcasses et de gigots.



FANGE

J'ai très mal au crâne. Et aux côtes. Aux couilles aussi. Dans ma gueule, j'ai le goût du sang. Je l'explore avec ma langue et il y a des trous. Deux dents qui manquent. Je suis couché sur des pierres et je suis trempé. Autour de moi, ça s'agite. On me palpe. Des doigts froids glissent sous mes fringues. Je suis peut-être en mille morceaux, mais ça je n'accepte pas. Je chope la patte. Ça provoque un glapissement surpris et des cris aigus. J'ouvre un œil. Il fait noir. Des voix chuchotent. Je ne connais pas la langue, mais ça pue l'indécision. Je veux me lever, mais j'ai trop mal. Je me cramponne au bras que j'ai saisi. Il est froid comme si je tenais un cadavre. Pourtant il s'agite dans ma pogne, il veut se libérer. Une voix paniquée va avec le bras. Je reçois un coup de pied dans la figure. Ça fait un éclair derrière mes yeux. C'est trop de douleur. Je lâche. Dans ma tête, je cherche où je suis.